



N° BLA/48 – 15 décembre 1963

ATTITUDES DU SOUS-PROLETARIAT ALGERIEN A L'EGARD DE LA SOCIETE URBAINE

Le Centre africain des sciences humaines appliquées (CASHA), dirigé par M. Robert Descloitre à Aix en Provence, possède déjà à son actif un certain nombre de travaux du plus grand intérêt pour la connaissance des sociétés du Tiers Monde. Sa recherche interdisciplinaire a abouti en particulier à la publication d'études intelligentes et suggestives, telles que "L'Algérie des bidonvilles - Le Tiers Monde dans la Cité" (Paris, Mouton et Cie, 1961, 128 p.¹), "Organisation urbaine et structures sociales en Algérie" dans Civilisations, INCIDI, Bruxelles, vol. XII, 1982, n° 2, pp. 211-233, et "Recherche sur les attitudes du sous-prolétariat à l'égard de la société urbaine" (Aix en Provence ; publication multigraphiée, janvier 1963, 71 p.²).

C'est cette dernière étude qui sera analysée ici. Il s'agit d'un rapport qui s'inscrit dans le cadre des recherches entreprises en 1961 par le CASHA sur "l'adaptation des populations d'origine rurale à la vie urbaine". Le choix s'est porté sur un petit bidonville de quelques centaines d'habitants situé en plein cœur d'Alger, celui du "N° 20 de la rue François Geay". Il était communément connu sous ce nom jusqu'à sa destruction par la déflagration d'un véhicule bourré d'explosifs, abandonné par l'O. A. S. en bordure du bidonville le 14 avril 1962. Les baraques les plus proches furent pulvérisées, les autres disloquées et mises à bas par le souffle. L'anéantissement du bidonville mit évidemment fin à l'enquête, mais déjà, dès octobre 1961, la seconde partie des campagnes d'études prévues n'avait pu être entamée à cause de l'aggravation de la guerre. Même menée hier, cette enquête n'en garde pas moins sa valeur.

L'exode rural est un phénomène ancien en Algérie, si bien qu'il a été possible de distinguer dans les bidonvilles deux groupes de générations : les "générations du bled" ou "immigrés" et les "fils des immigrés" ou la "génération du bidonville".

Le choix du bidonville a été fait en fonction de trois critères : même origine de ses habitants, leur ancienneté à Alger pour que la génération des fils ait atteint l'âge adulte (de 20 à 30 ans), implantation du bidonville assez proche des secteurs sociaux européens. Celui de la rue François Geay répondait à ces critères. Une majorité de ses habitants était originaire des Ouled Sidi Hadjerès, il était un des plus anciens de la ville d'Alger (une dizaine de baraques dès 1925), enfin sa localisation en faisait le bidonville le plus "urbain" (partie haute du Télemly supérieur) composé de 250 à 300 personnes, il ne permettait pas une analyse statistique très poussée mais, par contre, des enquêtes exhaustives étaient possibles. Malheureusement elles ont dû être arrêtées trop tôt.

¹ Longue recension, avec éléments de bibliographie, par J. Déjeux, in Cahiers Nord-Africains, n° 89, avril-mai 1962 (consacré aux "Familles nord-africaines en bidonvilles") pp. 90-100.

² Publié aussi dans Civilisations, vol. XIII, 1983, n° I-2

I - LES GENS DES BARAQUES

Après quelques notes sur la méthode employée pour l'investigation, un premier chapitre traite des "gens des baraques" : 256 personnes, autant d'hommes que de femmes ; sont mariés tous les hommes âgés de plus de vingt ans et toutes les femmes au-delà de leur quinzième année. C'est au-dessus de 60 ans pour les hommes et de 40 ans pour les femmes que l'on trouve les célibataires (veuvage ou divorce). Sur les 245 personnes pour lesquelles les renseignements ont été recueillis, 96 sont nées dans le bidonville et 128 hors de l'agglomération algéroise. La génération du bidonville est faite d'hommes âgés de 15 à 34 ans : ils y sont nés ou y sont arrivés avant d'avoir atteint 5 ans. Les hommes âgés de 35 ans et plus sont nés hors de l'agglomération et sont arrivés à la rue François Geay après l'âge de 20 ans ; c'est la génération du bled.

La recherche consiste donc à discerner si les conduites, les rôles, les attitudes et les valeurs de chacun de ces deux groupes de générations sont différents, si leur degré d'intégration à la ville est inégal, si leur adaptation à la vie urbaine est différente. "Pour les anciens, le bidonville est une projection du bled ; pour les jeunes, il est une partie de la ville". Deux perspectives antagonistes qui vont inspirer l'analyse du phénomène à étudier.

II - LE BIDONVILLE ET SIDI HADJERES

Le chapitre deuxième décrit les relations entre le bidonville et Sidi Hadjerès. Plusieurs pages sont consacrées à cette tribu des Hautes Plaines où elle s'étend sur un territoire de 550 kilomètres carrés (entre Sidi Aïssa, Aïn el Hadjel et Msila). Nous ne nous y arrêtons pas. Les pages sur l'émigration en "terre étrangère" sont suggestives : la montée sur Alger des anciens emmenant avec eux leurs traditions et leurs coutumes, la mémoire collective de la tribu, l'accomplissement des pieux pèlerinages, les croyances aux jnoun et les superstitions, le recours au marabout pour la guérison des maladies, etc... "Les immigrés se comportent comme s'il y avait réellement identité entre le bidonville et Sidi Hadjerès. Pour des citadins, ils ont des rôles d'hommes de Sidi Hadjerès, venus pour un temps plus ou moins long, en représentation à la ville. De ces rôles, ils ont non seulement la mentalité, mais aussi le costume, le prononciation et les attitudes corporelles" :

- le costume : même avec le "bleu" de travail, c'est le chèche de mousseline qui est porté. Dans le bidonville, le soir, le samedi après-midi et le dimanche, la gandourah et le saroual remplacent le pantalon et la veste.
- La prononciation : accent du sud. Aucun homme ne l'a perdu malgré les vingt ou trente ans passés à Alger.
- Les attitudes corporelles : démarche peu différente de celle des hommes du bled ; posture préférée, celle du tailleur sur sa table.

Ils ignorent le décor qui environne leur bidonville : "Dieu décide de tout. S'il t'a destiné à dormir sur de la soie et à être riche, je ne peux pas m'y opposer". D'autres éprouvent plus de honte de leurs baraques que de révolte et de rancœur. Mais pour tous ces anciens, tout est dans l'ordre ou à peu près. Du reste, s'ils s'avisent de comparer, ils le font par référence avec Sidi Hadjerès et non avec les belles villas qu'ils découvrent non loin d'eux. Ils trouvent à leurs maisons ancestrales de tourbe des qualités que n'ont pas les maisons européennes. Par contre les fils d'immigrés, eux, parlent des grands appartements et des beaux immeubles qui dominent leur bidonville.

Cette génération du bidonville nous intéresse davantage par son évolution. Il faut s'y arrêter plus longuement.

Les jeunes hommes connaissent Sidi Hadjerès parce qu'ils y sont allés mais aucun d'eux ne voudrait y demeurer plus longtemps qu'un bref séjour. Ils ne se disent pas de là-bas, mais "moi, je suis d'Alger". Ils jugent assez sévèrement le bled. L'ingratitude et l'infertilité du sol les rebutent et ils oublient même les notions élémentaires de la tribu. Ainsi :

- Sidi Hadjerès n'est pas la tribu, mais la commune, le territoire. "Arch" (tribu) ne leur dit rien.

- La notion de "ferkha" (fraction) n'évoque rien non plus.
- Ils admirent le tour de force des anciens qui récitent la généalogie des ancêtres de la tribu, mais aucun ne serait capable de le réaliser, même très imparfaitement.
- Ils ne pensent pas que tous les hommes du bidonville puissent être cousins ; ils ne remontent pas au-delà de deux générations.

Par rapport au climat chargé de sacré dans lequel vivent les anciens, il faut noter qu'il est étranger à ces jeunes :

"Ils font preuve d'un scepticisme amusé et indulgent. Leurs préoccupations sont beaucoup plus terre à terre et plus urgentes. Ainsi, R.B. ne cache pas son impatience lorsque son père se lance avec un plaisir évident dans le récit de la légende de Sidi Hadjerès ou essaye de démêler l'écheveau embrouillé des liens de parenté qui unissent entre eux les membres des différentes ferkha de la tribu. Une discussion au sujet de la manière dont la baraka du saint s'est répartie entre ses descendants (n'importe quel Hadjersi peut-il se dire "marabout" ou ce titre est-il réservé à quelques-uns seulement ?), lui arrache ce jeu de mot sacrilège - en français - que son père ne comprend heureusement pas :

"La baraka, la baraka ? En fait de baraka, j'habite une baraque, oui. Si je l'avais, la baraka, j'habiterais une maison en dur".

Ce jeu de mot va très loin, il dépasse la simple plaisanterie, narquoise, mais affectueuse que tout bon dévot peut se permettre sans renier ses croyances, à ses moments de détente. En raillant la baraka de Sidi Hadjerès, R.B. fait plus que se moquer d'un saint de campagne, il nie la Providence. Et il ne tarde d'ailleurs pas à expliciter cette attitude :

"Mon père a des idées du vieux temps. Il croit à ces choses... Mais, il y a des jours où je me demande, s'il y a un Dieu. Dieu nous a mis au monde. Pourquoi faire, puisqu'Il nous abandonne ?"

On ne saurait déduire de ces déclarations que les jeunes adultes du bidonville soient devenus incroyants. Trop de choses les séparent du véritable agnosticisme. Mais ils savent qu'ils pourraient le devenir. Ils célèbrent toujours les grandes fêtes religieuses, ils respectent le jeûne du ramadan avec la plus grande rigueur. Cependant ils sont loin d'être résignés comme le sont encore leurs pères : "Que le volonté de Dieu soit faite, inch Allah !", certes, mais qu'elle s'exerce un peu à leur profit, qu'elle les soulage réellement. Ils ne rejettent pas complètement les valeurs que leur ont léguées leurs parents, mais ils savent qu'un jour ils pourraient être amenés à le faire par nécessité. Ils en envisagent clairement la possibilité :

"Il y a des jours où je sens que je pourrais renier toute morale et tuer ou voler pour manger. Je ne l'ai jamais fait mais je sens que je pourrais le faire" (pp. 31-32).

Toutefois, cette génération du bidonville est loin de tout rejeter de l'héritage ancestral. L'ambiguïté la caractérise. On se moque de la baraka, mais on implore encore sa protection contre les jnoun (ces "gens-là"). On ne croit plus que les interventions du marabout recoudront la jambe cassée, mais on fait quand même appel à lui contre les crises nerveuses et les accès de fièvre³. La coupure entre les deux générations n'est donc pas nette. Le milieu dans lequel les jeunes ont grandi est, en effet, à la fois Sidi Hadjerès et la ville. La génération des pères n'a retenu de la ville qu'un petit nombre de rôles urbains, ceux dont la connaissance et la pratique étaient indispensables. Elle a transmis à la génération suivante les comportements traditionnels. Les jeunes ont subi la pression de la ville ; ils y ont appris les rôles nouveaux et variés. D'où l'ambivalence dans leurs attitudes et leurs comportements aussi bien vis-à-vis de Sidi Hadjerès que de la ville.

³ Ces croyances aux jnoun et aux esprits mauvais auxquels on attribue les maladies nerveuses, les crises ou certaines infirmités continuent à être très vivaces même chez les travailleurs nord-africains émigrés en France depuis longtemps et qui paraissent "évolués" ; certains sont intarissables sur le sujet. Se montrer sceptique semblerait presque choquant !

- III - LE BIDONVILLE ET LA VILLE

Ce chapitre troisième étudie les attitudes des gens des baraques par rapport à la ville qui les environne. Les anciens sont montés à Alger pour trouver du travail. Sans qualification ils se sont contentés de ce qu'ils ont trouvé : portefaix un jour, balayeur une autre fois, jardinier, gardien de nuit..., toute la gamme des "occupations" d'une économie caractérisée par le sous-emploi. Ils n'ont pas été trop handicapés par leur ignorance du français : ils exerçaient des emplois où les consignes et les ordres s'exprimaient toujours par des mots brefs ; ils ont toujours suffisamment compris les gestes du contremaître. En vingt ou trente ans de séjour, lisons-nous, rares sont ceux qui ont appris le français : ils n'en avaient pas tellement besoin et surtout ils ne savaient pas à quoi cette connaissance leur eût servi. Ils ont assumé les rôles professionnels de la cité. Les autres rôles leur paraissaient dénués de prestige. "Absents" de la ville, leurs véritables rôles d'hommes se jouaient dans le bidonville : c'étaient les rôles d'hommes de Sidi Hadjerès.

"Le même homme qui, pendant les heures de labeur, n'est pour ses égaux ou supérieurs citadins, musulmans ou européens, qu'un homme bon à tout faire, commandé, rudoyé, bousculé, à qui il est interdit de regimber, se métamorphose en pénétrant dans le bidonville. Déjà, lorsqu'il aborde la rue François Geay, les saluts de ses pairs, les témoignages de crainte ou de respect des enfants et des adolescents, la timidité dans laquelle tombent brusquement ses cadets, tous ces signes lui disent clairement qu'il n'est plus X ou Y, anonyme porteur de sacs ou de caisses dans un entrepôt de l'arrière-port de l'Agha, à huit cents francs par jour et à la merci d'un renvoi, mais T. M., ou A. B., l'ancien, le chef de famille, le chef de fraction. Lorsqu'il pénètre dans la cour de sa baraque, les femmes du logis s'affairent un peu plus. Cette comédie familière flatte son orgueil. Ses cadets, ses fils, tous les agnats de son groupe domestique l'écoutent parler sans oser intervenir ou sollicitent de lui des conseils qui, aussitôt formulés, deviennent des ordres" (p. 37).

La hiérarchie des activités de la ville n'a pas de place dans le bidonville où le prestige ne se mesure pas selon des références urbaines. L'emploi exercé en ville est plus une fonction économique qu'un rôle humain. En général, donc, pas de conflit entre ce rôle de sous-employé urbain et celui d'ancien dans la tribu des Sidi Hadjerès.

Pour la génération du bidonville, il en va autrement. Les jeunes adultes parlent et comprennent suffisamment le français. Quelques-uns ont appris un métier, alors que leurs pères n'avaient que des "occupations". Cependant, le plafond est très vite atteint et leur qualification n'est pas très élevée. Ils ressentent cruellement la médiocrité de leur statut de sous-employé et ils ont presque tous le sentiment que leur promotion se heurte à une barrière infranchissable. "La grande responsable de notre misère, disent-ils à peu près, c'est la ville. Dans Alger, des milliers d'hommes se sont coalisés contre nous. Ils ont décidé de nous empêcher de sortir de nos baraques ; en attendant de nous tuer".

De même, pour ces jeunes, la vie dans les baraques devient intolérable. Tout est matière à mise en accusation, à procès. Ils voient les orgueilleux immeubles qui se dressent devant eux, ils traversent la ville européenne, ils côtoient les villas et les pavillons des riches de ce monde. "Nous vivons comme des chiens dans les baraques", dit l'un ; "nous vivons comme des animaux", dit un autre. Mais pour y échapper, il faut un emploi stable et bien rémunéré.

La recherche de cet emploi se heurte à mille difficultés : concurrence, favoritisme, exploitation ensuite par les employeurs. Les anciens avaient autant à se plaindre, mais ne le faisaient pas. Les jeunes, eux, savent où se situe la frontière entre la légalité et l'illégalité. Mais le pauvre a toujours tort.

Leur réquisitoire est dur. L'observateur impartial constate la passivité de la ville devant ces problèmes de prévision et de planification dont la solution lui échappe en grande partie. Les jeunes du bidonville sont convaincus d'une attitude offensive de la ville à leur égard :

"Pour ces jeunes hommes du bidonville le fait essentiel est que les employeurs, les fonctionnaires ou les voisins sont des européens. Ils vivent dans un univers manichéen où "l'Européen de France", foncièrement bienveillant et juste, s'oppose au "pied-noir", essentiellement et délibérément malveillant et injuste. Tout rapport avec un citadin devient immédiatement un rapport racial : ce n'est pas en tant qu'employeur qu'un tel "pied-noir" ou "juif", aura refusé d'embaucher l'homme du bidonville, mais en tant que "pied-noir" ou que "juif", presque accessoirement employeur" (p. 46).

"Les fils d'immigrés rejettent le bidonville non seulement en tant que substitut du mode de vie urbaine, mais aussi en tant que reconstitution du mode de vie de leurs pères". Ils dénoncent, crient, protestent, mais se battent le dos au mur. Exaltés, confrontés à un monde en partie imaginaire, ils restent seuls avec leur drame. Des périodes de profonde dépression succèdent à l'exaltation, Ils rêvent d'un âge d'or, refusant le présent, se réfugiant dans le passé ou dans l'avenir. Les uns font état de bribes de lectures mal comprises, les autres prennent leurs rêveries pour des réalités : l'indépendance de l'Algérie amènera une gigantesque redistribution de tous les logements de la ville au profit des gens des bidonvilles. Puis, c'est de nouveau l'abattement et le désespoir : "Certains jours, je pense dans ma tête que je devrais mettre mes enfants dans un sac et aller les noyer dans la mer", y a des jours où j'ai envie de mourir. Et je me dis que je devrais aller dans les djebels me battre et mourir"... "Il y a des jours où je me demande s'il y a un Dieu".

- IV - LA REVENDICATION DE LA CITADINITE

La mémoire collective du bidonville a conservé inentamés les modèles sociaux, les valeurs et les idées collectives du bled : généalogies, lignages, croyances diverses, respect de la double coutume endogamique. Tout cela a "sécrété les structures" (R. Bastide) dont les hiérarchies les plus caractéristiques sont :

- la hiérarchie des groupements domestiques : au sommet les Ouled Aissa, "concessionnaires" de la qoubba de Sidi Hadjerès et "gestionnaires" de ses miracles.
- la hiérarchie des agnats, avec au sommet le père ou l'aîné des hommes.
- la hiérarchie des rôles sociaux : les anciens, les notables.
- la hiérarchie des valeurs collectives : islamiques et maraboutiques, tribales (cohésion, honneur, réputation) et familiales.

Le statut que l'individu a dans le bidonville lui est imposé par le groupe. Celui du citadin est au contraire en grande partie le fruit d'une conquête individuelle. Mais ce statut urbain est le plus bas et le plus méprisé qui soit : à peine des citadins (des "sahariens", des "gens de la tribu" !), avec les "petits métiers" du sous-emploi, des revenus très faibles ; on ne leur reconnaît qu'un très petit nombre de besoins, aucun droit ne leur est reconnu, on les assiste et on "se penche" sur leur cas, etc...

Les anciens ont accepté cette situation. Les Jeunes disent : Non. Ils voient leur statut avec des yeux de citadins et non pas avec des yeux de ruraux ou de nomades. Ils ont assisté à de surprenantes ascensions sociales de "petits blancs". Ils savent qu'elles sont dues à autre chose qu'à la chance ou à la Providence. Les vieux leur disent que la volonté de Dieu a fait les riches et les pauvres. Mais la réponse vient cinglante : "Puisque la volonté de Dieu est si puissante, pourquoi ne nous fait-il pas riches, nous aussi ?"

"N'ayant retenu des moyens employés (par ceux qui accèdent rapidement à un degré plus élevé de l'échelle sociale) que les expédients qui frappaient leur imagination, ils se sont forgés une idée déformée et partielle des mécanismes de l'ascension sociale. Ils croient qu'il leur suffirait de jouer certains rôles urbains pour devenir d'incontestables citadins. Mais comme les rôles auxquels ils aspirent n'appartiennent pas au statut que leur reconnaît la ville, chacune de leurs tentatives se solde par un échec. Leur prétention d'être des citadins quoique vivant en bidonville est constamment refusée. Pour les autorités urbaines et les employeurs comme pour leurs voisins européens ou musulmans, ils ne sont que des hommes du bidonville vivant dans la ville" (p. 56).

Les attitudes collectives et les motivations des hommes du bidonville varient selon les générations. Les anciens ont gardé une perception globale de la société urbaine. Les Algérois "a'dziri" sont pour eux des "européens", "el-roumis", et des "arabes". A l'égard de ceux-ci, attitudes traditionnelles de réserve et de bienveillance ; à l'égard des premiers, admiration et condescendance : éloges pour la technique, mais malédictions pour certains comportements inspirés par le diable, le "chittân" (manger et boire en public, gesticuler, s'exhiber sur les plages, aller tête découverte ; leurs fils et leurs filles fument en présence du père, leurs femmes ne sont pas voilées, bref toutes les "façon de roumi", de "gawri").

Les attitudes des fils sont revendicatives, favorables ou hostiles, mais toujours intenses. Les anciens ont leurs racines à Sidi Hadjerès, les jeunes les ont dans la ville. Leurs aspirations ne s'envolent pas vers le bled mais demeurent là : un logement décent, un emploi stable et bien rémunéré, pour les enfants une instruction convenable qu'eux-mêmes n'ont pas eue et qu'ils savent indispensable. Mais refusant leur bidonville, rejetés par la société urbaine, ces jeunes adultes vivent dans un univers d'ambiguïté, d'insécurité et d'anxiété qui caractérisent la situation de "l'homme marginal". Ambiguïté partout :

"A leurs pères, ils doivent notamment d'accepter leur soumission à la hiérarchie des groupements domestiques et des agnats : père, oncle et frère aîné ; de considérer comme indispensable à la société que représente le bidonville un ordre qui apparaît comme "naturel" à force d'immuabilité ; d'avoir l'esprit religieux et de croire aux guérisons miraculeuses procurées par les saints et les tolba. A la ville, ils doivent, au contraire, de mal supporter une soumission qui ne leur apparaîtrait pas comme fondée sur la compétence et la fonction ; de savoir que l'ordre peut être bouleversé, remis en question sans que l'univers s'effondre et que le fatum peut céder devant le progrès ; de s'être imprégnés de laïcisme et, dans une certaine mesure, d'un rationalisme qui les amène à substituer un essai d'explication aux arguments d'autorité" (p. 59).

Ils se considèrent comme des citoyens. Leurs conduites, leurs vêtements, leur fréquentation des salles de cinéma, des stades et des salles de boxe le montrent. Mais leurs attitudes demeurent ambivalentes. Celui-ci se présente comme un grand lecteur de brochures égyptiennes de propagande et tient de grands discours sur les "méfaits du colonialisme" mais soutient que deux de ses enfants sont morts parce que leur mère était sans cesse assaillie par ces "gens-là" (les jnoun). Et cet homme, si critique en politique, raconte même la scène qu'il dit avoir vue, lors d'un séjour au "pays" : un serpent se métamorphosant en lapin, puis en chacal et disparaissant dans le sable...

Ecartelés et tiraillés entre des attitudes antagonistes, ces jeunes adultes se forgent une ville rêvée, mirifique, une cité de l'âge d'or. On leur refuse la citoyenneté d'aujourd'hui, ils s'approprient celle de l'Alger de 1830, que personne ne leur disputera. Ils prennent à la lettre des bribes de connaissance, ils interprètent des dessins d'autrefois. Dans "leur" ville imaginaire, les portefaix vivent sur le même pied que les aghas et les riches négociants, l'injustice y est inconnue. Mais les envahisseurs sont venus, bouleversant tout sans scrupules, chassant les portefaix des palais, rejetant les citoyens musulmans dans des bidonvilles créés spécialement pour eux. Ce mythe les aide à supporter leur misère mais les aliène davantage en augmentant la distance qui les sépare de la réalité,

L'étude se termine par des réflexions "pour des attitudes nouvelles".

* * *

Le phénomène analysé n'est pas un cas isolé. C'est bien au contraire parce que des travaux antérieurs avaient prouvé la "représentativité" du bidonville de la rue François Gay qu'il a été choisi comme terrain d'une recherche approfondie sur les attitudes des gens du Tiers Monde au cœur de la cité. Quelles possibilités de se loger et de trouver un véritable emploi la ville a-t-elle offerte à ces jeunes adultes ? Échec de la "bataille du logement", carences en matière d'emploi, d'instruction et de formation professionnelle ont été décrits dans l'ouvrage précédent sur "l'Algérie des bidonvilles". Les sociologues tentent quelques conclusions provisoires des bouleversements récents et du déferlement des adolescents et des jeunes hommes sur les villes :

- les rapports des hommes des bidonvilles avec la société urbaine : l'agressivité des jeunes s'oppose à la passivité des anciens.
- la communauté des dangers traversés ensemble a donné le sentiment d'appartenir à un groupe plus large, celui des citoyens et même des Algériens.
- les jeunes des bidonvilles pensent que la paix signifiera l'abolition des bidonvilles.
- ce que les envahisseurs leur refusaient, la société urbaine devra le leur donner : conscients de faire partie de la ville, ils disent avoir droit à un logement et à un emploi.

Ils ont brisé leur isolement mais l'ont fait dans la confusion et l'ambiguïté. D'autre part s'emparer des logements abandonnés après juin 1962 ne constitue pas une solution définitive : insuffisance de ces logements pour les habitants des bidonvilles d'Alger, nécessité en outre de payer un loyer. Ajoutons que le chômage s'est accru. Si bien que les revendications d'hier n'ont pas été satisfaites. Le procès, la contestation demeurent. L' "homme révolté" n'est pas apaisé.

"C'est que, pour être simpliste – l'âge d'or, les lendemains qui chantent -, leur idéologie n'en est pas moins dévorante, obnubilante. Mesurant le peu que la ville leur donne sur un faux étalon, ils ne trouveront rien à leur convenance. Cette situation est d'autant plus dangereuse pour l'équilibre urbain que l'Algérie sous-développée ne peut leur accorder tout ce qu'ils réclament. Le cours de la vie de la cité menace de se poursuivre au gré des cahots, des tensions et des ruptures provoquées par son partage en deux masses : celle des citoyens de droit - les citoyens faisant figure de nantis - et celle des citoyens de fait, les démunis, les "sans-ville" (p. 70).

Les hommes du bidonville veulent être des citoyens-citoyens, avoir un logement et du travail. Seule la première de ces trois revendications peut être quand même rapidement satisfaite, encore faut-il que cela le soit réellement. Une participation purement formelle au statut de citoyen-citoyen ne serait qu'un nouveau leurre,

"La guerre a contribué à l'éveil de ces hommes, mais elle les a laissés à peu près complètement livrés à eux-mêmes, à leurs phantasmes, à leurs rêves de dormeurs éveillés, Ils continueraient à croire que leur destin est entre les mains de puissances d'autant plus redoutables qu'elles échappent à leur contrôle. D'autre part, s'il est indispensable de leur donner une véritable idéologie de développement, il ne faut pas perdre de vue que cette nouvelle idéologie se révélerait rapidement insuffisante si elle ne débouchait pas sur un développement réel qui permette la satisfaction de leurs besoins" (p. 71).

Cette recherche faite avant juin 1962 reste, comme on le voit, d'une actualité brûlante. Ce résumé trop rapide en montre l'extrême intérêt⁴,

Avec le Tiers Monde campant au cœur même des cités, les villes algériennes sont toujours malades de la peste. La génération des bidonvilles peut aller très loin dans la remise en question, la contestation et la revendication. Nous le voyons par les interprétations proposées ici.

Mais le Tiers Monde est aussi dans les bidonvilles de Nanterre, de Marseille, sinon dans les hôtels meublés du XVIII^e arrondissement et sous les hangars de Montreuil. Toutes proportions gardées, bien des constatations et des interprétations de la recherche du C. A. S. H. A. pourraient être faites et appliquées à la situation des prolétaires nord-africains et des sous-prolétaires noirs en France. Ceux-ci surtout, citoyens de fait, demeurent des démunis, des "sans-ville", qui se couchent le soir dans leurs baraques ou leurs caves sans être sortis de leur rêve de "dormeurs éveillés".



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

⁴ Signalons une nouvelle étude du C. A. S. H. A. : 'Habitations nouvelles et urbanisation rapide, Conditions écologiques de l'adaptation au logement en Algérie'. Aix en Provence, novembre 1963, 75 p. multigraphiées.